

# Explorer la dynamique de la violence conjugale

**Claude Gauvreau**

«Le phénomène de la participation des femmes à la violence dans le couple a été peu étudié. On se rend compte que les femmes dont le conjoint est violent sont rarement passives et adoptent différentes conduites, comme celles de la négociation et de l'autodéfense», souligne Sophie Boucher, jeune professeure embauchée en juin dernier par le Département de sexologie.

«Au cours des dix dernières années, des enquêtes sociologiques ont démontré qu'en ce qui a trait au nombre de gestes violents (portes claquées, objets lancés, etc.), certaines femmes manifestent des comportements semblables aux hommes. Celles-ci sont plus susceptibles de quitter un conjoint violent et sont moins à risque de développer des symptômes de dépression importants. Bref, leur recours à la violence est associé à des conséquences moins néfastes pour la santé mentale même si cela a pour effet d'augmenter les risques d'agression de la part du conjoint», explique Mme Boucher.

La jeune professeure a reçu récemment une aide financière de la Faculté des sciences humaines, au volet «démarrage de carrière», pour une recherche visant à mieux comprendre le sens attribué à la violence subie et perpétrée par des femmes dans un contexte de violence conjugale (physique, psychologique ou sexuelle). Elle analysera aussi le rôle de la personnalité dans cette dynamique et l'impact de la violence sur la santé mentale et sexuelle des femmes.

Le parcours de Sophie Boucher est quelque peu particulier. Après des études en mathématiques et en physique, elle change de cap pour entre-



Photo : Michel Giroux

**Sophie Boucher, professeure au Département de sexologie.**

prendre une maîtrise et un doctorat en psychologie tout en travaillant dans un centre de recherche industrielle et dans des cliniques de thérapie pour couples et toxicomanes. «Je dois être quelqu'un de polyvalent qui aime autant les arts, les sciences, que les sciences humaines. La volonté de comprendre le monde dans lequel je vis est ce qui me définit le mieux. Mes études en psychologie ont permis de combiner mes intérêts pour la nature humaine, la science et les relations de pouvoir entre les individus», explique-t-elle.

## **Des femmes violentes?**

Sophie Boucher tient à rappeler que la violence physique sévère (coups de poing et coups de pied), associée à une forme de contrôle visant à créer un climat de peur et engendrant des problèmes de santé mentale – anxiété,

dépression, troubles post-traumatiques – appartient toujours aux hommes. «Les femmes qui ont vécu dans un contexte de violence conjugale prolongée offrent un profil psychologique s'apparentant à celui des schizophrènes. Et parmi celles qui se trouvent en maison d'hébergement pour femmes violentées, de 40 % à 80 % présentent des symptômes de dépression majeure», raconte-t-elle.

La jeune chercheuse s'intéresse également au rôle des relations sexuelles, violentes ou non, dans la dynamique de la violence conjugale. «Est-il possible, dans un tel contexte, que les relations sexuelles ne soient pas coercitives ou imposées? Et si c'est le cas, dans quelle mesure contribuent-elles alors à créer des moments de répit nourrissant chez les femmes l'espoir que les choses pourraient se transformer?»

«En tant que chercheurs, nous devons aborder de face la violence des femmes dans le but de mieux la comprendre et pour éviter les interprétations selon lesquelles les femmes ne seraient pas aussi victimes qu'elles le prétendent, voire même responsables de la violence masculine», souligne Mme Boucher.

## **Le rôle de la personnalité**

La violence conjugale n'est pas un phénomène homogène, soutient Sophie Boucher. «L'influence des facteurs liés à la personnalité sur les conduites des femmes est encore mal connue. Des recherches récentes montrent que les femmes dépendantes, préoccupées par leur relation, inhibent leur propre violence, sont plus déprimées et portées à être soumises et à négocier davantage avec leur conjoint. Par ailleurs, les femmes dites *autocri-*

*tiques* répliquent peu à la violence même si elles sont généralement plus agressives, sont préoccupées par leur propre image et ont tendance à se replier sur elles-mêmes», observe Mme Boucher.

Enfin, pour mieux saisir les mécanismes influençant la réaction des femmes, la chercheuse entend examiner les représentations qu'elles se font de leur propre violence et de celle de leur conjoint, ainsi que des intentions (perte ou désir de contrôle) et des motivations (autodéfense, colère, jalousie) rattachées aux gestes violents.

«Le phénomène de la violence conjugale est extrêmement complexe et on ne fait que commencer à le comprendre, bien que l'on en parle davantage depuis les années 70. Beaucoup de femmes n'osent pas encore révéler à leur entourage qu'elles sont victimes de violence parce qu'elles ont peur d'être mal jugées ou parce qu'elles éprouvent des sentiments de honte et de culpabilité», souligne Mme Boucher.

Et si on veut prévenir la violence, on doit commencer à faire un travail d'éducation auprès des jeunes en leur montrant comment on peut régler un conflit, tolérer des différences et des désaccords, pardonner et reconnaître ses torts, affirme la chercheuse.

«Mes recherches sont d'abord de nature fondamentale mais j'espère qu'elles pourront aussi contribuer à faire en sorte que les interventions auprès des femmes violentées soient plus opportunes et efficaces. On ne peut offrir les mêmes services à des femmes qui ont des personnalités et des besoins différents», de conclure Mme Boucher ●